



SAÏD KHALIL

**BRUNY
SURIN**

le lion tranquille

Libre  Expression

Saïd Khalil

**BRUNY
SURIN**
le lion tranquille

Libre  Expression

Une compagnie de Quebecor Media

*À Bianelle, Kimberley-Ann
et Katherine-Jessica,
avec tout mon amour.*

*À Jad et Yazid,
puisse Bruny vous inspirer.*

Introduction

Manchester, 31 juillet 2002

C'était une magnifique journée d'été, un après-midi au charme british... Le soleil qui brille, une brise agréable. Je m'en souviens comme si c'était hier, et j'ai encore des frissons chaque fois que j'y repense. J'étais le témoin très privilégié de la fin d'une belle et longue aventure, la fin d'une fabuleuse carrière.

Dès l'arrivée au stade, tout a été particulier. Tout ce qu'il faisait avait son importance, parce qu'il l'accomplissait pour la dernière fois : l'échauffement, le massage, l'uniforme et le dossard, puis le tunnel qui conduit vers le stade. Tous les athlètes et les entraîneurs venaient lui serrer la main et lui souhaiter bonne chance. J'observais ses moindres faits et gestes, je scrutais sans cesse son visage à la recherche de la moindre émotion... Il semblait serein, détendu, heureux de vivre ce moment.

Ce n'est que longtemps après son dernier 100 m, alors qu'il avait regagné le terrain d'échauffement, que

l'émotion l'a submergé. Il n'a pu retenir ses larmes quand chacun des membres de l'équipe est venu lui dire un petit mot. Il a longuement pleuré, assis contre un muret, le visage enfoui entre les genoux. Seuls quelques intimes osaient s'approcher pour un geste de réconfort.

Au bout d'un long moment, il s'est levé et des larmes ruisselaient encore sur son visage, mêlées à la fine pluie qui commençait à tomber. Machinalement, il a commencé un dernier tour de piste d'échauffement. La nuit était tombée et, pendant qu'il marchait lentement, on entendait au loin les clameurs de la foule et la voix de l'annonceur qui décrivait une quelconque épreuve : « *Great moments, fantastic race...* » Cette voix chaleureuse et débordante d'émotion l'a accompagné tout au long de son tour de piste comme si elle s'adressait à lui, comme si elle lui rendait hommage. C'était un moment d'une indescriptible intensité et c'était le dernier tour de piste de Bruny Surin.

Après plus de dix-sept années à défier les chronos dans tous les stades du monde, à récolter les plus belles victoires et à subir de terribles désillusions, un grand athlète tirait sa révérence. Loin des siens, à des milliers de kilomètres de chez lui, un homme mettait un terme à la plus grande aventure de sa vie.

Je le regardais de loin et me demandais ce qu'il ressentait à ce moment précis : une fierté légitime ? un sentiment de délivrance ? la peur de l'inconnu ? Certainement tout cela à la fois. Dans sa tête, les images devaient se bousculer, les moments magiques, les déceptions : Göteborg, Atlanta, Athènes, Séville, Sydney... Des victoires, des défaites, des rencontres, deux décennies de sa vie défilaient tandis qu'il marchait encore dans ce stade d'échauffement désormais presque désert.

J'ai été le dernier à aller vers lui. Je connaissais sa pudeur, je savais qu'il ne voulait pas qu'on voie ses

larmes. J'ai eu moi aussi un quelconque geste de réconfort, j'ai murmuré quelques banalités et j'ai voulu m'éloigner.

« Marche avec moi. » La voix était claire mais l'émotion encore perceptible. J'ai été touché par cette demande, par cette marque d'amitié. Une réelle complicité nous unissait même si cela ne faisait pas longtemps qu'on se connaissait. Tout avait commencé quelques mois plus tôt par une rencontre inoubliable...

Allongé sur une table de massage, meurtri dans sa chair et dans son orgueil, Bruny donnait l'impression d'un fauve blessé, et je ne savais trop comment l'approcher. La pénombre qui régnait dans cette salle de soins improvisée ne me permettait pas de deviner l'expression de son visage. Nous étions sous les gradins du terrain d'entraînement adjacent au stade du Commonwealth, à Edmonton, le 6 août 2001.

La veille, il avait raté l'ultime grand rendez-vous de sa fabuleuse carrière : la finale du 100 m des Championnats du monde d'athlétisme. Il s'était écroulé en demi-finale, terrassé par une vieille blessure qui s'était réveillée au pire moment. Les fantômes de Sydney l'avaient rattrapé et lui avaient fait rater, suprême humiliation, ses adieux devant les siens.

J'imaginai facilement sa détresse et hésitais donc à l'aborder, d'autant plus que je ne l'avais rencontré qu'en de très rares occasions. Je couvrais la compétition pour le site Internet des sports de Radio-Canada, et il me fallait absolument lui faire autographier un chandail pour les besoins d'un concours organisé par notre site. Encouragé par sa réputation d'athlète sympathique et disponible, je me suis approché. Le regard du masseur qui s'échinait sur sa cuisse endolorie aurait dû me faire reculer, mais j'étais trop près.

Bruny a levé la tête et je n'oublierai jamais la tristesse de son regard. Un mélange de résignation, d'amertume et de douleur lui conférait une expression particulière chassée instantanément, comme si l'intrus que j'étais avait violé un territoire secret. Il revivait sans doute, intérieurement et intensément, les moments dramatiques de la veille. Il a rapidement esquissé un vague sourire, mais j'ai eu le temps d'entrevoir le visage d'un homme « blessé au cœur », comme l'a si justement écrit Pierre Foglia, le chroniqueur de *La Presse*.

Je ne sais pas encore ce qui s'est passé exactement ce jour-là. Au lieu d'une rencontre de quelques minutes agrémentée de banalités d'usage, j'ai eu droit à un échange total et sincère qui dépassait largement le cadre d'une entrevue journalistique. En face de moi, je n'avais pas un athlète déçu de sa course qui souhaitait s'expliquer ou commenter sa performance, mais un homme qui se livrait entièrement et qui exprimait sincèrement ce qu'il ressentait au plus profond de lui-même.

Je n'en revenais pas. J'étais là, en train de recueillir les confidences d'une star de l'athlétisme mondial qui m'ouvrait littéralement son univers secret. Je ne l'enregistrais pas et je ne prenais pas de notes, j'avais juste conscience de vivre un moment fort. Je l'écoutais me raconter la joie que procurent les victoires inoubliables, les marques que l'on abaisse, la déception des rendez-vous manqués, les blessures ainsi que les critiques injustes. Je l'écoutais me jurer qu'il était toujours allé au bout de ses limites, dans le respect de son public et de son sport, et je revoyais les moments souvent magiques, parfois tristes mais toujours émouvants, qu'il nous avait fait vivre.

Fasciné par ce récit du cœur, je l'interrompais parfois pour poser une question, demander une précision. Mais ce n'était pas le journaliste qui le faisait, c'était plutôt l'être

humain, le fan d'athlétisme, et cela, il le devinait. Je sentais qu'une réelle complicité s'installait, qu'il appréciait aussi ce moment particulier et qu'il n'était absolument pas pressé de mettre fin à notre conversation. Je ne me souviens d'ailleurs même plus combien de temps elle a duré.

Je me rappelle seulement que les clameurs de la foule, au moment de la finale féminine du 100 m, nous ont interrompus. Nous avons suivi la course à la télévision et Bruny, soudainement très animé, s'est mis à la vivre complètement et à donner de la voix. Sous mes yeux ébahis, la magie de la course avait opéré : l'athlète triste et nostalgique avait désormais les yeux brillants alors qu'il m'expliquait que Marion Jones n'avait pas vraiment commis d'erreur technique, mais qu'elle avait couru avec moins de fluidité que d'habitude. C'était un réel plaisir de le voir commenter, au gré des multiples reprises télévisées, chaque séquence de la course.

Son humeur avait changé, le ton de la confiance avait laissé place à celui des certitudes lancées avec force, mais le charme n'était toujours pas rompu. Je l'écoutais avec plaisir analyser le système sportif canadien, parler sans détour du dopage. Je me délectais des savoureuses anecdotes sur Ben Johnson, Donovan Bailey et Maurice Greene. Je me disais que, décidément, depuis que je l'exerçais, mon métier ne m'avait jamais procuré autant de bonheur.

Quelques semaines après Edmonton, j'ai croisé de nouveau Bruny, absolument par hasard, à Montréal. Il était de passage à Radio-Canada pour l'enregistrement d'une émission de télévision. Nous avons échangé nos numéros personnels et parlé de nos projets respectifs. Il cherchait des renseignements sur le monde des communications et j'étais content de pouvoir l'aider.

Au fil de nos rendez-vous, j'ai appris à connaître et à apprécier un être extraordinairement simple et attachant.

Il nous arrivait très fréquemment de nous rencontrer dans sa résidence de Rosemère, chez moi, au centre Claude-Robillard ou dans un café du Plateau Mont-Royal. La conversation déviait inmanquablement sur ses projets ou les miens, les sujets d'actualité, le sport à Radio-Canada, la vie de famille. Je lui ai aussi rendu visite à Austin, Texas, où il préparait sa dernière saison avec le sérieux et l'acharnement d'un jeune athlète.

« Tu devrais écrire un livre. On pourrait collaborer ensemble. » Je le taquinai souvent avec ce projet, mais je souhaitais ardemment qu'il y donne suite. Non pas que je voulais en faire partie, mais j'étais convaincu qu'un athlète au palmarès aussi extraordinaire que le sien se devait de laisser un testament. L'idée semblait l'intéresser. Il voulait partager avec les autres une longue et riche expérience, les faire pénétrer de l'autre côté de la barrière pour qu'ils ressentent et comprennent mieux la vie d'un athlète de haut niveau. Il voulait parler de cette discipline et de cette épreuve mythique qu'est le 100 m, expliquer les sacrifices qu'il faut s'imposer pour entrer dans le paradis des sprinters et éviter leur enfer. Il voulait évoquer sans détour et sans complaisance le milieu, plein de dangers et de pièges, qu'il avait côtoyé pendant presque deux décennies. Il voulait conseiller, montrer le chemin, exprimer ses sentiments et ses opinions.

« Le jour où je serai prêt, le seras-tu ? » me disait-il invariablement comme s'il me mettait au défi. J'ai promis solennellement que oui, d'autant plus que nous avions eu le temps, depuis cette inoubliable rencontre à Edmonton, de tisser des liens très forts.

L'appel est finalement arrivé. Je n'ai eu d'autre choix que de tenir ma promesse, et j'ai été très heureux de le faire. Ce livre a vu le jour au fil de rencontres toujours plaisantes. J'ai vu ses yeux briller à l'évocation des moments

magiques de sa carrière : Barcelone et sa première finale olympique avec une surprenante quatrième place. Atlanta et l'or olympique du relais conquis au nez et à la barbe des Américains. Séville où, dans la douceur d'une nuit andalouse et au terme de l'un des plus beaux duels de l'histoire du 100 m et des Championnats du monde d'athlétisme, il concède la victoire à l'Américain Maurice Greene, mais non sans avoir signé un fabuleux chrono de 9,84 s qui constituait alors la deuxième performance de l'histoire.

Mais j'ai vu aussi son regard s'assombrir à l'évocation des débuts difficiles dans l'ombre de Ben Johnson, de la finale individuelle des Jeux d'Atlanta, de celle des Championnats du monde d'Athènes un an plus tard. J'ai senti sa tristesse au moment de parler de Sydney, d'Edmonton, des blessures et des critiques. J'étais à Manchester et j'ai assisté à sa dernière course. C'est un privilège d'avoir connu un homme et un athlète comme lui.

Je tiens à souligner que ce livre est entièrement le sien. J'ai posé des questions au début de chaque rencontre pour qu'il puisse reprendre le fil de la narration ou de la réflexion, et je lui ai prêté ma plume. En a-t-il fait bon usage ? À vous de juger... Moi, j'ai adoré l'expérience.

Permettez-moi juste de lui poser une dernière question avant de vous confier à lui. Que s'est-il passé ce jour-là à Edmonton, Bruny ? Pourquoi as-tu senti le besoin de te raconter, de te vider le cœur devant moi ? Était-ce un moment de faiblesse, de vulnérabilité ? L'échec de la veille était-il tout simplement insupportable après la terrible désillusion de Sydney ? As-tu senti que j'aimais ton sport et que je te respectais ? Me répondras-tu un jour autrement que par ce sourire qui ne quitte presque jamais ton visage ?

Saïd Khalil

1

Un destin particulier

« Le petit »

Un ciel toujours bleu, de grandes maisons blanches, des manguiers chargés de fruits couleur d'or, voilà autant de souvenirs à la fois vagues et précis des sept premières années de ma vie passées à Cap-Haïtien, la grande métropole du nord d'Haïti.

J'ai le vague souvenir d'une ville pittoresque au style colonial et au charme indéniable, adossée à la mer d'un côté et surplombée par une grande montagne de l'autre. J'ai le souvenir de grandes maisons entourées de balcons avec balustrades en bois ou en ciment, des tuiles rouges sur les toits. Je revois « la Place », le boulevard où jouaient, tous les dimanches soirs, des musiciens et où je pouvais m'amuser et déguster du Fresco, de la glace concassée qu'on mélangeait à une saveur sucrée. J'ai aussi le souvenir de camions colorés et surchargés, de rues étroites, et l'impression d'un chaos perpétuel...

J'ai le merveilleux souvenir de très beaux samedis passés en famille. Après son travail, mon père venait nous rejoindre à la plage. Le soir, il nous emmenait au cinéma Jet Ciné, où on ne se lassait pas de revoir des vieux classiques comme *Mama Dolorès*.

J'ai le souvenir précis de certains visages, et des noms résonnent parfois dans ma tête : professeur Colas, pasteur Kelly, école Jean XXIII, la rue espagnole, barrière bouteille, Laviolette, La Fossette, Petite Anse. Des senteurs et des saveurs ont aussi bercé ces premières années et m'accompagnent encore parfois : celles de la bouillie, délicieux mélange de pain et de céréales, du bulgur, du poulet à la sauce aux noix de cajou, du riz collé (riz aux fèves et rognons rouges), des mangues, des noix de coco et des *knepes*...

Je suis né le 12 juillet 1967 dans la troisième section de l'hôpital Le Bon Samaritain de Limbé, une petite ville en banlieue de Cap-Haïtien. Ma mère avait choisi d'aller à Limbé parce que l'hôpital, tenu par des Américains, avait très bonne réputation. Sans doute aussi parce que mes grands-parents maternels habitaient Limbé. J'ai d'ailleurs eu souvent l'occasion de leur rendre visite, et j'ai le souvenir d'une petite maison en haut d'une colline que je montais en courant, poursuivi par les aboiements des chiens du voisinage.

Je suis le deuxième enfant de Joseph Firmin Surin et Léonne Noël. Le seul garçon, entouré de trois filles : Ronante, Firmine et la dernière, Mireille, née à Montréal. Mon père était le bras droit du pasteur Kelly, un missionnaire jamaïcain très engagé et très connu dans la communauté à l'époque. Cela voulait dire qu'il était autant son chauffeur attitré que son homme de confiance pour les tâches administratives. En plus de son travail auprès du pasteur Kelly, il était directeur du bureau du tourisme et

responsable du centre sportif de Cap-Haïtien. Ma mère avait une petite école de couture chez elle, où bien des jeunes filles ont appris à confectionner des vêtements, monter des patrons ou faire de la broderie.

Il m'arrive très souvent de penser à ces premières années et de me demander ce qu'aurait été ma vie si mes parents n'avaient pas décidé de tout quitter pour s'installer à Montréal. Tous deux travaillaient beaucoup et nous ne manquions de rien. C'est drôle, mais je n'ai aucun souvenir des images de misère que la télévision m'a renvoyées d'Haïti quelques années plus tard. Les images qui me reviennent sont plutôt celles d'une enfance paisible et sereine. J'adorais jouer au soccer ; je me revois aussi avec tous les autres enfants du voisinage en train de pousser la roue de métal d'une bicyclette à l'aide d'un bout de cintre ou d'un fil de fer en courant dans tous les sens. Cela nécessitait une certaine dextérité et nous amusait beaucoup.

Il était cependant impossible de s'amuser si les devoirs n'avaient pas été faits auparavant. C'était valable pour moi comme pour mes compagnons, sinon la conséquence était terrible et le professeur Colas s'en donnait à cœur joie. J'ai des souvenirs vagues pour certaines choses, mais professeur Colas est une figure marquante de mon enfance. Je le revois, comme si c'était hier, avec sa grande stature et son air austère, régnant en maître absolu dans la cour de l'école Jean XXIII. J'avais en plus le « privilège » de le recevoir à la maison pour des leçons privées, et il arrivait même qu'il soupe chez nous.

Chaque fois que l'un d'entre nous était pris en défaut pour le moindre manquement à un des nombreux et stricts règlements de l'école, il usait de son *riguaze*, avec un art consommé. Fait de longues lanières confectionnées en peau de vache ou de chèvre, le *riguaze* est une

espèce de fouet très dur que tous les jeunes Haïtiens de ma génération connaissent très bien.

Professeur Colas était particulièrement intraitable dès qu'il s'agissait de réciter nos leçons. Le rituel était le même : au début de chaque séance, il sommait quelqu'un choisi au hasard de commencer à réciter. Puis, après quelques minutes, il demandait brusquement à quelqu'un d'autre, choisi là encore de manière arbitraire, de continuer en reprenant exactement là où le premier avait été interrompu, et ainsi de suite pendant de longues minutes qui nous paraissaient une éternité. Cela nécessitait une concentration de tous les instants. L'autre chose qui provoquait facilement le courroux de notre professeur, c'était l'état de nos uniformes d'écoliers. C'étaient des uniformes beiges et il fallait qu'ils soient absolument impeccables. S'ils étaient le moins du monde froissés ou sales, nous avions droit à notre dose de *riguaze*.

Il faut croire que le châtiment corporel était bien ancré dans les mœurs et que tout le monde ou presque avait le droit de battre les enfants : les parents, les grands-parents, les oncles, les tantes et les professeurs... L'éducation d'un enfant était le devoir de tous. Étant le seul garçon de la famille, j'étais un peu gâté, mais je n'étais vraiment pas un enfant turbulent. Je me souviens pourtant d'avoir subi les foudres du professeur Colas et de quelques raclées familiales. En fait, j'étais un enfant plutôt timide, et aussi incroyable que cela puisse paraître maintenant, on me surnommait « le petit ». Eh oui, j'étais tellement maigrichon que tout le monde m'appelait ainsi, mes parents y compris. Pourtant, je mangeais des quantités phénoménales de pain. J'ai insisté pour qu'on me surnomme plutôt « Lepe » en l'honneur de mon idole, la légende du soccer, le Brésilien Pelé. J'avais pris soin d'inverser les syllabes : je ne pouvais quand même pas usurper le

surnom de mon idole. On continuait cependant à m'appeler « le petit ». Ce n'est que deux ou trois ans après notre arrivée à Montréal que j'ai obtenu qu'on cesse de me surnommer ainsi.

Nous habitions cité Lescot, un petit quartier plutôt populaire situé à une des extrémités de Cap-Haïtien. En prévision de leur départ au Canada, mes parents avaient demandé à ma tante, mon oncle et mes grands-parents paternels de vivre avec nous. Nous n'étions cependant pas à l'étroit, car nous habitions une grande maison. Le toit était en tôle avec des blocs d'argile pour résister à la pluie et garder la fraîcheur durant les périodes de grande chaleur. La porte était verte, et un muret sur lequel mon père avait posé des tessons de bouteilles l'entourait.

Il y avait un puits dans le jardin, mais je n'ai pas de souvenirs précis de l'aménagement de la maison, des couleurs et des pièces. Je revois cependant clairement un long, étroit et sombre corridor qu'il fallait traverser une fois la porte d'entrée franchie. Ce corridor me terrorisait surtout la nuit, et mon cœur battait à tout rompre quand je devais le parcourir. Il faut dire que mon imagination était tellement imprégnée de toutes les histoires de vaudou qu'on racontait que je tremblais à la seule idée de sortir la nuit dans le jardin ou de traverser ce long corridor.

J'étais fasciné par ces récits d'envoûtements, de sorcellerie, de zombies et de morts-vivants, mais en même temps j'étais chaque fois incapable d'aller jusqu'au bout de l'histoire tellement j'en avais peur. Je n'ai personnellement jamais été confronté directement au vaudou, mais cette pratique a beaucoup marqué mon enfance à travers les récits et les croyances populaires. Quand j'ai été en âge de comprendre, j'ai beaucoup lu sur le sujet pour me forger ma propre opinion, loin des lieux communs. J'ai compris que, pour certains, le vaudou est une religion,

une autre approche du monde basée sur des connotations positives : remerciement à la nature, reconnaissance d'énergies vitales. Mais pour d'autres, ce ne sont que des pratiques reliées à la sorcellerie, au satanisme, voire au cannibalisme.

Un rituel quasi immuable a aussi marqué mes premières années : tous les dimanches, il fallait mettre ses plus beaux habits et aller à l'église. J'aimais beaucoup ces journées où toute la famille partait ensemble pour assister à la messe. Je paradais dans mes beaux vêtements en tenant la main de ma mère. Le dimanche, c'était aussi, pour nous comme pour tous les autres Haïtiens, la journée du poulet à la sauce aux noix de cajou et du riz collé.

Mes parents nous disaient toujours de manger notre viande en premier. Je m'exécutais sans comprendre pourquoi, jusqu'au jour où des invités sont arrivés au moment où nous commençons à manger. Là-bas, n'importe quelle connaissance pouvait débarquer chez vous de manière impromptue et partager votre nourriture. En nous disant de manger notre viande en premier, mes parents voulaient juste s'assurer de ne pas avoir à choisir entre leurs invités et leurs enfants.

J'ai gardé aussi de Cap-Haïtien l'impression d'un indescriptible fouillis : des voitures et des camions surchargés filant à toute allure et ne respectant aucun code de la route, des gens qui traversent les rues n'importe quand et n'importe comment. S'aventurer dans la rue était réellement un sport dangereux, et j'avais l'impression que je risquais ma vie chaque fois que je devais le faire. Une chance que l'école Jean XXIII était presque en face de notre maison.

Un incident en particulier a fait en sorte que cet aspect de Cap-Haïtien est resté dans ma mémoire. Je devais avoir cinq ans et j'étais avec ma mère. Nous revenions

du marché, et sans mon intervention, ma mère ne serait peut-être pas là aujourd'hui. Malgré mes cinq ans, j'ai eu la présence d'esprit de la tirer très fort pour la ramener en arrière et empêcher qu'un véhicule qui roulait à une vitesse incroyable ne la percute. Émue, ma mère s'est empressée de raconter l'histoire à qui voulait bien l'entendre. Moi, j'insistais pour qu'elle attende qu'il y ait le maximum de personnes à la maison avant de raconter mon exploit.

Je me rappelle aussi cet incident parce que c'était la première fois que je lisais de la fierté dans les yeux de ma mère. En fait, à l'instar des gens de leur génération, mes parents n'étaient pas doués pour les démonstrations d'affection, occupés qu'ils étaient à s'assurer qu'on ne manque de rien. Très croyants, ils ont toujours eu deux passions dans la vie : l'église et leurs enfants. D'aussi loin que je me souviens, ils ont toujours été les mêmes : discrets, pudiques, réservés et surtout très conciliants envers les autres. Pas question d'embarquer dans des disputes ou des controverses, même à leur détriment. Ils étaient par contre, surtout mon père, très autoritaires, très stricts avec nous, et ne toléraient aucun écart.

Très jeune, j'étais tout le temps en compagnie de ma mère et j'adorais cela. J'aimais la suivre partout dans la maison et l'écouter chanter. Avec mon père, elle participait à la chorale de l'église et était tout le temps en train de fredonner des chants religieux. Mon père, lui, a toujours été un homme de très peu de mots. Je ne me souviens pas qu'on ait eu ensemble une seule vraie longue conversation. C'est surtout en parlant avec ma grand-mère paternelle que j'ai appris des choses sur lui. J'ai su ainsi qu'il était allé étudier aux États-Unis en 1970, à l'Université de l'Indiana à Bloomington, en premiers soins de la Croix-Rouge. C'est grâce à un restaurateur américain

qu'il avait rencontré à Cap-Haïtien, Jay Kilgore, qu'il avait pu aller passer toute une année dans l'Indiana. Je sais qu'il a profité de son séjour pour nouer des contacts avec des gens à Montréal et organiser notre départ quelques années plus tard. De toute évidence, mon père était très reconnaissant envers monsieur Kilgore, et c'est pourquoi il m'a demandé, en 1987, quand j'étais de passage en Indiana, d'aller rendre visite à sa fille.

Mes parents se sont installés d'abord tout seuls à Montréal en 1974. Ils ont agi ainsi pour préparer notre arrivée dans les meilleures conditions. Dans la famille, aujourd'hui encore, nous ne discutons pas de cet épisode de notre vie. Je devine, plus que je le sais, qu'ils ont pris la décision de se déraciner, de s'éloigner des leurs pour nous offrir un avenir meilleur. Je n'ai aucun souvenir du contexte politique et économique de l'époque, mais j'ai appris plus tard que la situation du pays était si mauvaise qu'il n'y avait pour ainsi dire aucun espoir de s'en sortir, même pour des gens qui travaillaient dur comme mes parents.

Avant de partir, ils nous avaient demandé avec beaucoup d'insistance de rester très discrets sur notre projet d'émigration. Je ne sais pas s'ils craignaient les autorités ou la jalousie du voisinage, mais la consigne était très claire : personne ne devait être au courant de notre voyage. Je me suis bien sûr ennuyé de mes parents, mais je n'ai pas vécu leur absence comme un drame. Nous avons continué à habiter notre maison en compagnie de mes grands-parents en attendant de partir à notre tour. Firmine avait à peine quelques mois et n'a aucun souvenir de tout cela, mais, pour moi comme pour Ronante, le Canada était une image abstraite. Comme en plus nous ne devions pas en parler et ne savions pas quand le voyage aurait lieu, la vie suivait tout simplement son cours.

Mon père est revenu nous chercher une année plus tard. Il avait apporté des manteaux qu'il nous a demandé d'essayer. Je ne comprenais vraiment pas à quoi cela nous servirait... Nous devons partir le 5 janvier 1975.

Je ne me souviens pas d'avoir ressenti une émotion particulière ce jour-là, qui allait pourtant changer le cours de ma vie. Je nous revois à l'aéroport, je revois l'avion de la Pan Am, la famille sur le toit de l'aéroport qui nous fait un dernier salut de la main et l'avion qui décolle. Je ne savais pas alors que je ne reverrais plus le pays où je suis né.

« Le pasteur »

Le froid était saisissant et le choc terrible. Il devait faire – 20 °C avec le facteur vent, et les couleurs grises de la fin de l'après-midi accentuaient l'impression de décor glacial, surréaliste, pour l'enfant du soleil que j'étais. Ébahi par la buée qui sortait de ma bouche, je n'arrêtais pas de dire à mon père : « Regarde, je fume sans cigarette ! » J'étais couvert, emmitouflé, mais j'avais l'impression que le froid me transperçait. C'était une sensation totalement inconnue et insupportable. Effrayé, je m'accrochais à la main de mon père et même à celle de ma sœur Ronante, guère plus rassurée que moi.

La nuit commençait à tomber quand nous avons quitté l'aéroport. Tout me semblait irréel : les flocons de neige que j'essayais d'attraper, les lumières de la ville qui défilaient sous mes yeux, les rues, les immeubles, les voitures et les gens. Irréel et immense. Immense mais ordonné. Rien ne ressemblait à ce que je connaissais, à ce que j'avais

vécu. L'émotion m'étreignait, la peur de l'inconnu m'envahissait. Je serrais alors plus fort la main de mon père et fermais les yeux pour ne pas être étourdi par toutes ces sensations nouvelles.

J'étais désemparé devant tant de nouveautés et sentais de manière confuse que je franchissais une étape importante de ma vie. Je ne sais pas pourquoi, mais je sentais aussi que j'allais aimer cette ville et ma nouvelle vie.

Mon père avait caché notre arrivée à ma mère, et je me souviendrai toute ma vie de ses grands yeux éberlués et embués de larmes. Elle s'était assoupie en regardant la télévision et n'en croyait pas ses yeux quand elle nous a vus devant elle. «Yonie [le surnom affectueux que lui donnait mon père], voilà ton cadeau des Fêtes. Voici tes enfants.»

J'étais très heureux de revoir ma mère. Il n'y a pas eu d'effusions ni de cris de joie, mais plutôt une longue étreinte tout en retenue. Elle n'avait pas changé. Sereine, apaisante, elle essuyait furtivement les larmes qui trahissaient son bonheur. C'était la première fois que je la voyais pleurer.

Elle nous a préparé un riz au lait chaud comme elle savait si bien le faire. Le «riz au lait» a été notre premier repas en compagnie de nos parents au Canada.

Assailli par toutes ces émotions, assommé par la fatigue du voyage, je me suis endormi assez rapidement. Ce n'est que le lendemain matin que j'ai découvert mon nouveau chez-moi. L'appartement était au dernier étage d'un triplex rue Casgrain, entre les rues Beaubien et Saint-Zotique. Le temps a effacé les images précises de ces premières journées à Montréal, mais mes parents, eux, se souviennent d'avoir été sidérés par la manière dont ma sœur Ronante et moi nous sommes rapidement et naturellement adaptés à notre nouvelle vie.

L'arrivée anticipée de mes parents au Québec y était certainement pour beaucoup. Nous avons trouvé un appartement chaleureux, un environnement confortable, des chambres prêtes à nous accueillir. Les deux avaient trimé pour nous offrir tout cela. Mon père travaillait comme mécanicien et ma mère passait ses journées dans une manufacture, penchée sur une machine à coudre.

De ce premier logement, je garde un souvenir ému de la chambre que je partageais avec Firmine. Il y avait, à l'extrémité de la pièce, un escalier menant à une espèce de petit grenier que je me suis approprié. J'en ai fait mon territoire, mon refuge, et j'y passais beaucoup de temps avec mes jouets préférés. Je passais aussi beaucoup de temps sur le balcon, et une locataire, qui habitait en bas, rouspétait sans cesse parce qu'elle craignait que mes jouets ne tombent sur son bébé et ne le blessent. Cela ne gâchait cependant pas mon plaisir et ne m'empêchait pas de profiter pleinement de mon nouveau chez-moi.

Nous sommes restés quatre années rue Casgrain. J'allais dans une classe de deuxième année à l'école Saint-Jean-de-la-Croix et j'étais éperdument amoureux de mon enseignante. Madame Madeleine, dont je ne me rappelle pas le nom de famille, était d'une très grande gentillesse et d'une rare élégance. J'étais notamment émerveillé par le manteau de fourrure qu'elle portait lors de ce premier hiver passé dans sa classe. Disons que j'étais loin du professeur Colas et de son *riguaze*...

C'est dans la classe de Madame Madeleine que j'ai rencontré mon premier ami au Canada, Wilbert Saint-Juste. Il était grand et costaud, et il était le seul autre Haïtien de la classe. En fait, dans toute l'école, nous ne devions pas être plus d'une dizaine d'enfants noirs. Mais contrairement à ce que j'ai pu connaître plus tard dans les écoles Lucien-Pagé et Louis-Joseph-Papineau, cela ne

posait vraiment aucun problème. J'avais plein d'amis et je jouais avec tout le monde, même si nous étions vraiment inséparables, Wilbert et moi.

C'était une force de la nature. Durant les cours d'éducation physique qui avaient lieu au sous-sol de l'église Saint-Jean-de-la-Croix, on mettait un matelas pour tous les autres élèves et deux pour lui tellement il atterrissait plus loin que tous les autres aux séances de saut en longueur. Au lancer du poids, il atteignait le mur qui délimitait le terrain. Wilbert aurait probablement fait une très belle carrière au football si une grave blessure à la hanche n'avait pas mis fin à son rêve alors qu'il jouait pour le Cégep du Vieux-Montréal. Durant toutes nos années à l'école, il a toujours été un ami et un protecteur, et nous avons véritablement grandi ensemble.

À la maison, rien n'avait vraiment changé par rapport à Cap-Haïtien. Mes parents s'ennuyaient probablement d'une maison pleine de monde, alors il y avait toujours quelqu'un chez nous pour quelques jours ou quelques semaines. Ils accueillaient des amis ou des parents de passage et les hébergeaient aussi longtemps que ceux-ci le souhaitaient. C'est d'ailleurs encore le cas aujourd'hui.

Mes parents étaient toujours aussi sévères et mon père n'hésitait pas, comme à Cap-Haïtien, à nous infliger une bonne correction si jamais nous dérogeons aux règles de discipline qu'il avait instaurées. L'école était plus amusante, l'église le dimanche était toujours un rituel sacré et j'avais d'autres jeux, d'autres amis. Mes parents travaillaient toujours aussi fort et ils continuaient à nous prouver leur amour plutôt qu'à nous le dire. Je n'avais donc pas l'impression que ma vie avait été bouleversée.

En fait, la seule chose qui me bouleversait était le froid. Je ne m'y suis jamais habitué, même plusieurs années après notre arrivée. Quand on jouait dehors, j'étais incapable

de rester plus d'une vingtaine de minutes sans courir me réchauffer dans la maison. J'avais beau m'habiller chaudement, mettre des « combines », rien n'y faisait. Quand j'allais à l'école Saint-Jean-de-la-Croix, j'attendais la cloche, non pas dans la cour comme tout le monde, mais en face de l'école, dans l'entrée du restaurant Le Parenteau. Le propriétaire avait fini par se lasser de me voir rappliquer tous les matins froids d'hiver et m'avait signifié de ne plus flâner dans son commerce.

Quand on jouait au hockey dans la ruelle, les autres enfants étaient toujours en colère parce que je déséquilibrais constamment les équipes en me retirant très régulièrement du jeu pour aller me réchauffer. Moi, je n'en revenais pas qu'ils ne ressentent pas le froid et n'en souffrent pas comme moi.

À la maison – cela a bien changé depuis –, j'étais le roi du ménage et ma mère était vraiment fière de moi. Contrairement aux enfants de mon âge, j'aimais aider, et c'était comme un jeu pour moi de balayer, épousseter, ranger, faire la vaisselle. J'aimais aussi faire les courses et aider ma mère de toutes les manières possibles sans même qu'elle ait à me le demander.

C'était pour moi une manière d'être avec elle, de communiquer avec elle, de lui témoigner mon amour. Peut-être aussi de garder son attention, car Mireille, la petite dernière, était entre-temps arrivée dans le décor. Je ne me souviens pas avec précision de sa naissance, une année après notre arrivée à Montréal, mais ma mère m'a souvent raconté que je semblais craintif les premiers jours, alors que la petite frimousse de Mireille captait tous les regards à la maison.

En fait, l'arrivée de Mireille coïncidait aussi et surtout avec un changement marquant dans l'attitude de mes parents. Ils étaient démonstratifs et affectueux comme

je ne les avais jamais vus auparavant, et la couvraient de baisers et de câlins. Je n'étais pas jaloux, mais je ne comprenais pas pourquoi ils ne faisaient pas la même chose avec nous et continuaient au contraire à être très sévères. C'était d'autant plus flagrant dans le cas de mon père puisqu'il nous corrigeait souvent. Pourtant, ni lui ni ma mère n'ont jamais levé la main sur Mireille. C'était comme si cette enfant née au Canada avait des privilèges et des droits que nous n'avions pas.

Je ne veux surtout pas qu'on pense que j'en veux à mes parents de leur sévérité et que je ne retiens que cet aspect de leur éducation. Au contraire, je ne serais certainement pas la personne que je suis aujourd'hui s'ils ne m'avaient pas transmis leurs valeurs et éduqué comme ils l'ont fait. Joseph et Léonne m'ont appris à ne pas envier, à me contenter de ce que j'ai et à l'apprécier, à respecter les autres et à ne pas tricher. J'ai toujours eu très à cœur de ne jamais les décevoir, ce qui m'a permis d'éviter bien des pièges et de prendre les bonnes décisions au moment où il le fallait.

Oui, j'aurais aimé qu'ils soient plus démonstratifs, qu'ils partagent avec nous leurs joies et leurs peines, qu'ils nous disent leur amour. Mais je n'oublierai jamais qu'ils ont tout quitté pour nous offrir un avenir meilleur, qu'ils ont trimé pour que nous ne manquions de rien. Il faut aussi comprendre qu'ils proviennent d'une génération qui ne savait pas exprimer ses sentiments et qui était habituée aux tabous et aux secrets. Cela, je l'ai compris sur le tard en parlant avec des amis haïtiens de mon âge qui ont vécu la même chose. Je l'ai ressenti plus douloureusement quand je suis devenu père et que j'étais incapable de passer quelques minutes sans prendre ma fille dans mes bras pour lui chuchoter mon amour.

Je ne veux pas non plus que l'on pense que j'ai mal vécu sur le moment la sévérité de mes parents. Avant l'arrivée de Mireille, elle me semblait totalement normale, d'autant plus qu'elle était très souvent justifiée. Je me rappelle en particulier le jour où j'ai trouvé un paquet de cigarettes entamé sur le banc d'un parc pas trop loin de la maison. Je me croyais à l'abri et j'ai décidé que j'allais essayer de fumer. Cela ne faisait pas cinq minutes que j'avais la cigarette au bec et que je me promenais fièrement lorsque j'ai croisé mon père qui ne passait pourtant jamais par là. Il ne m'a rien dit sur le moment, mais j'ai bien vu à son regard que je devais m'attendre au pire.

Il ne criait pas, ne s'expliquait pas, mais nous faisait payer cher nos bêtises. Ce n'était jamais démesuré ou gratuit, et c'était très efficace : je peux vous garantir que je ne refaisais pas la même niaiserie de sitôt. Je dois admettre qu'il était sévère mais jamais injuste. Je lui en voulais sur le moment, mais je m'en voulais surtout d'avoir été pris en flagrant délit.

Contrairement à ce qui se passait à Cap-Haïtien, il était désormais le seul qui nous battait. Plus de *riguaze* à l'école, mais des encouragements, des sourires et des félicitations. J'ai passé cinq belles années à Saint-Jean-de-la-Croix, même si je n'étais pas le plus studieux ni le plus brillant des élèves. J'étais dans la moyenne et j'en faisais juste assez pour que mes parents soient satisfaits et n'aient rien à me reprocher. J'avais beaucoup d'amis et profitais pleinement de l'insouciance de l'enfance.

Après quatre années rue Casgrain, nous avons déménagé boulevard Saint-Laurent, entre les rues Saint-Zotique et Dante, au cœur de la Petite Italie. C'était le haut d'un duplex, un grand appartement confortable avec une cour en arrière. Je partageais là encore ma chambre avec Firmine, et la vie s'écoulait paisiblement. Je ne manquais

de rien, et grâce à l'éducation de mes parents, je savais déjà me contenter de ce que j'avais et l'apprécier. Je ne me souviens vraiment pas d'avoir été triste parce qu'un autre enfant avait un plus beau jouet que moi ou possédait des choses que je n'avais pas.

L'été, j'adorais jouer au soccer et je faisais partie d'une équipe composée majoritairement de jeunes d'origine hispanique. Je ne m'habituais toujours pas à l'hiver, même si j'aimais de plus en plus les interminables parties de hockey dans la ruelle. Les années se suivaient et se ressemblaient, et Wilbert Saint-Juste était toujours mon meilleur ami, même s'il n'allait plus à la même école que moi.

En effet, après Saint-Jean-de-la-Croix, je me suis retrouvé en première année de secondaire à Lucien-Pagé. J'aurais aimé que Wilbert soit là, car j'ai été brutalement confronté à la réalité des tensions raciales, des batailles rangées programmées le vendredi après l'école : les Noirs contre les Blancs, les Latinos contre les Italiens, les Haïtiens contre les Latinos.

Le choc a été d'autant plus dur que je ne soupçonnais pas cette réalité. Je m'étais déjà fait traiter de « *nigger black* » à l'école ou dans la rue par d'autres enfants. On se bousculait un peu, on s'échangeait une taloche ou deux, et quelques minutes plus tard tout était oublié et on recommençait à jouer ensemble. À Lucien-Pagé, c'était beaucoup plus insidieux, plus violent. Les bâtons de baseball et les petits couteaux avaient bel et bien remplacé les taloches.

Comme je n'ai jamais été d'une nature belliqueuse, bien au contraire, j'essayais de me tenir loin de tout cela. J'avais peur de cette violence, de ce qu'elle représentait et de ce qu'elle pouvait entraîner. Je n'étais pas un ange, loin s'en faut, mais les mauvais coups avec Wilbert, Wilfort Lemaine, Eddy Gauthier, les frères Joseph, Leslie et Remi

étaient beaucoup plus de notre âge : piquer des gâteaux au dépanneur Sirois, dont le propriétaire ne voyait que d'un œil, traficoter les machines de jeux vidéo pour obtenir des parties gratuites, ou les machines à liqueurs pour en soutirer des boissons sans payer. Ou bien encore sonner aux portes et prendre ses jambes à son cou.

Le regretté Boule Noire était une de nos cibles préférées. Il habitait à trois rues de chez nous, rue Henri-Julien, et c'était une immense star qui nous fascinait, mes amis et moi. Il incarnait la réussite et le succès. Je le revois comme si c'était hier au volant d'une rutilante décapotable rouge qu'il conduisait avec une nonchalante élégance. Nous sonnions souvent chez lui dès que sa voiture était devant sa maison, puis nous nous cachions juste pour pouvoir l'observer ne serait-ce que quelques secondes.

J'ai eu le bonheur de le croiser des années plus tard lors d'une émission à CKAC. Il était d'une exquise gentillesse et m'a dit qu'il m'admirait et était fier de ce que j'accomplissais. Nous étions en direct et je lui ai dit : « Peut-être que tu t'en rappelles, mais quand tu habitais sur Henri-Julien, il y avait du monde qui sonnait chez vous, c'était moi, ça. » Il a ri de bon cœur. Ce fut un beau moment et pas juste un beau moment de radio.

Mais je n'ai pas seulement découvert la violence à Lucien-Pagé. J'y ai aussi développé la passion du sport et surtout celle du basket. D'aussi loin que je me souviens, j'ai toujours aimé pratiquer tous les sports que je pouvais, mais c'est le basket qui me procurait les plus belles sensations. J'adorais être avec les gars, les entraînements, la camaraderie et l'esprit d'équipe, et j'adorais porter les couleurs de l'école et la représenter.

On me surnommait « le pasteur ». Je ne sais pas si c'était l'influence de mes premières années à Haïti, où il fallait être impeccablement habillé pour l'école, mais j'étais

presque toujours tiré à quatre épingles. La première journée, je m'étais présenté en costume et cravate, et ce surnom est venu de là. Pourtant, j'étais très timide et je voulais juste faire mes petites affaires sans me faire remarquer.

Monsieur Séguy, le professeur d'éducation physique, lui, m'avait remarqué et me poussait vers certaines disciplines comme le saut en longueur et le sprint. Je jouais à longueur d'année au basket, mais vers la fin de l'année scolaire, j'étais tout le temps choisi pour représenter l'école aux compétitions régionales d'athlétisme. Je m'illustrais dans plusieurs disciplines et j'aimais la popularité que cela me procurait à l'école. Pas question pour autant d'abandonner le basket et d'opter pour l'athlétisme, malgré les conseils de monsieur Séguy et la ténacité d'un certain Daniel St-Hilaire.